

« Eh bien ! ne pleurez pas. »

Il lui raconte comment il avait entendu dans le bois (le nom de la fée). Alors elle dit :

« Ah bon ! nous sommes sauvés. »

Puis voilà que la fée, elle l'a su (la naissance de l'enfant), elle s'en est venue, puis elle a demandé (si la dame du château savait son nom). La jeune femme, du premier coup elle ne lui a pas dit. Elle riait déjà, la fée, elle était contente.

Puis elle lui a dit.

Ah ! ma foi, quand elle a vu que c'était vrai, qu'elle se rappelait de son nom, elle s'en est allée, elle n'était pas contente.

Les contes n<sup>os</sup> 1, 2, 3, 5, 6, 8, 9, 10, 12 sont notés d'après Julie Sugny, le conte n<sup>o</sup> 4 d'après René Terrier, le conte n<sup>o</sup> 7 d'après Charles Pépin, le n<sup>o</sup> 11 d'après Francis Robinet, d'Etrabonne, ce dernier, mort il y a quelques années. Les autres témoins sont encore vivants. Les contes sont notés comme on nous les a dit, sans la moindre modification.

Les commentaires sont extraits de très abondantes notes aimablement communiquées par le grand spécialiste des Contes français, M. Paul Delarue.

Il ne faut pas ignorer que la plupart de nos contes sont connus et racontés dans l'Europe entière sinon dans le monde entier. Il était précieux d'en numérotter les divers types d'histoires ; c'est ce qu'a fait le savant finlandais Aarne. C'est ainsi que notre conte de la Fileuse est une bonne version du conte type n<sup>o</sup> 500, « le nom de l'aidant », de la classification d'Aarne-Thompson. Cette façon de numérotter permet des comparaisons. Il y a une vingtaine de versions françaises recensées jusqu'à présent par M. Delarue. Citons-en deux qui se rapprochent de la nôtre.

a) LE PETIT HOMME ROUGE (recueilli en Lorraine, à Hattigny)

Un maître prend une bonne fileuse qu'on lui a signalée et lui donne à filer une chambre pleine de chanvre. Elle pleure. Un homme rouge paraît et file moyennant un déjeuner. Le deuxième jour, le maître lui donne une chambre pleine d'étoupes. L'homme rouge lui dit que si tout est filé elle épousera le fils du roi ; il l'aidera, si elle lui promet son premier enfant. Elle épouse le fils du roi, a un enfant que le petit homme rouge vient chercher. Mais il le lui rendra si elle devine son nom. Le fils

du roi revient de la chasse, il rapporte avoir entendu quelqu'un qui disait : « Je m'appelle Fanfimois, si la belle savait mon nom, je n'aurais pas son petit poupon. » Elle le dit en trois fois (et retrouve son enfant). (Zéligzon-Thiriart : Textes patois recueillis en Lorraine. Metz, 1912, p. 71.)

b) FURTIN-FURTON (Marie de Belz : « La Clef des Champs » 1872)

Une femme corrige sa fille, trop paresseuse, laissant toujours son ouvrage. Un seigneur passe, se renseigne, l'emmena, disant qu'il la rendra la meilleure fileuse du pays. Il la met dans une grande chambre remplie de filasse qu'elle devra filer dans un an, sinon malheur à elle ! Elle pleure plusieurs mois sans travailler... Il ne lui reste plus que deux mois. Paraît un petit homme, Furtin-Furton, qui lui donne une baguette qui fait le travail, mais elle devra la lui rendre en deux mois en disant : « Furtin-Furton, voilà ta baguette ».

La fille va vite, finit son ouvrage. Mais elle oublie un jour de se rappeler le nom du petit homme et ensuite ne le retrouve plus. La veille du jour fixé, le seigneur entre, il est content, il demande à la fille pourquoi elle est triste. Pour l'égayer, il lui raconte qu'il a vu une ronde de nains chantant :

La belle ne sait plus mon nom, Furtin-Furton (bis).

et un nain qui semblait le chef, répétait :

La belle ne sait plus mon nom, Furtin-Furton.

La fille, heureuse, répète le nom toute la nuit et, au matin, quand le nain paraît, elle le lui dit.

Dans la version de Lantenne, il s'agit d'une fée, ici d'un nain ou d'un homme rouge. Dans la plupart des contes français, c'est le diable qui intervient. Notre version a conservé du conte de Lorraine l'enfant promis en paiement et la petite formule ; du conte suivant, la paresse et l'ignorance de la fille et la baguette magique.

Le nom de la fée, Tirlemiton-Tirlemitaine, est inventé à plaisir. Cependant, il n'est pas ignoré tout à fait de nos patois. Félix Boillot (français régional de la Grand-Combe, p. 220) cite Miton-Mitaine, avec le sens : ni bien ni mal. Dans le folklore des Hautes-Vosges, de Sauvé, on trouve cette formulette de jeux de la veillée, que je cite en français :

Je vous vendis Miton-Mitaine

Qui a la barbe si vilaine

Que les poux courent dessus par douzaines. (p. 313).

La version recueillie par Edgard Coulon, à Faymont (pays de Montbéliard) est sensiblement différente de la nôtre et de celles que nous citons.

## 2. Bourrique Marron

Le bonhomme qu'était allé avec son garçon.

Dans ce temps il y avait des fées, des gens qui faisaient tout ce qu'ils voulaient avec leur bâton. Puis cet homme lui avait rendu service. En récompense elle leur avait donné un âne, une bourrique quoi.

Il habitait un peu loin de chez eux, fallait coucher pour s'en revenir. Puis en s'en r'venant ils ont couché dans une auberge. C'étaient des gens simples, naïfs. Ils disent à l'hôtelier :

« Vous aurez toujours soin de ne pas dire à notre âne trois fois : Bourrique marron. »

Il ne lui aurait pas dit, il ne voulait pas le faire !

Pensez voir si n'ont pas été sitôt couchés, voilà qu'i s'en vient à l'écurie. « Pourquoi qu'i m'ont dit de ne pas dire ça ? Essayons voir ! »

Voilà qu'i dit trois fois :

« Bourrique marron, bourrique marron, bourrique marron. »

Ma foi, voilà la bête qui s'est mise à faire des écus, puis j' f'en amène, puis j' f'en amène.

Voilà, ils ont travaillé comme ça jusqu'au matin.

Pensez voir s'ils étaient contents.

I sont allés chercher un autre bourricot qu'ils ont mis à la place de celui-là, puis ils ont gardé celui à qui on disait trois fois : Bourrique marron.

Puis les autres qui ne se doutaient de rien, les voilà partis avec leur âne. I rentrent chez eux, puis i disent à leur femme :

« Ben ce coup-ci, femme, nous sommes riches, nous n'aurons plus besoin de travailler. »

Puis alors on va à l'écurie, puis i lui disent trois fois : Bourrique marron.

Pensez voir, i n'a pas bougé ; ils ont eu beau faire, i n'ont réussi qu'à attraper des coups de pied de l'âne à force de l'ennuyer.

Puis alors i sont retournés près du bonhomme qui leur avait donné ; ils ont reconduit la bourrique. Puis, lui, tout de suite il a vu ce qui était arrivé.

« Et vous ne vous êtes pas arrêtés en chemin en vous en revenant ? »

Ils ont été obligés de dire que oui, qu'ils avaient couché...

« Ma foi, vous ne leur avez rien dit ? »

Le père lui a dit :

« On leur a bien dit de ne pas dire trois fois : Bourrique marron.

— Ah ! comme i vous ont rdouillé ! Mes pauvres gens, que vous êtes simples ! I fallait pas leur dire, i voulaient pas le deviner.

« Cette fois je vais vous donner un bâton, puis vous repasserez au même endroit que vous avez passé, vous vous arrêterez dans la même auberge, puis vous leur direz encore le soir de ne pas dire trois fois : « Bâton, fais ton devoir ! » Puis vous viendrez m'en dire des nouvelles. »

Puis alors le soir, i se sont ramenés encore dans l'auberge. Pensez voir s'ils ont été encore très bien reçus. Qu'est-ce que c'est que ce bâton ? Il leur tardait bien qu'i soient couchés pour vite ment encore se servir du bâton.

Alors, aussitôt qu'ils ont été couchés, ils ont vite dit trois fois : « Bâton fais ton devoir ! »

Voilà le bâton qui se met à taper, à droite, à gauche, ma foi il allait, et puis i tapait si bien qu'ils ont tellement crié qu'ils ont réveillé tout leur monde, que les patrons du bâton ont accouru.

« Arrêtez vot' bâton, arrêtez-le. On vous rendra votre âne, on vous le rendra. »

Puis comme c'était tout ce que voulait le bonhomme qui leur avait donné, le bâton s'est arrêté, puis ils leur ont rendu leur bourrique, aux gens.

C'est tout ce que je sais, je n'sais pas si ça fini autrement. Ça pourrait servir de leçon, ça peut servir de morale.

C'est une version altérée du célèbre conte des trois objets magiques : serviette, âne qui fait de l'or et gourdin. (N° 563

d'Aa. Th. N° 36 de Grimm). Une quarantaine de versions pour la France. La forme non altérée est toujours la même. ; Un pauvre homme obtient un âne qui fait de l'or, auquel un âne semblable est substitué la nuit qu'il passe à l'auberge ; obtient ensuite une serviette magique à laquelle arrive la même aventure, et enfin un gourdin qui lui permet de récupérer les deux premiers objets. Ce qui change, c'est le début. L'homme a vu sa récolte dévastée par le vent et il va demander réparation au Vent ou à l'Ouagan, à la mère des Quatre Vents, etc... (forme de la Côte Atlantique). Ou bien il est très pauvre, il plante une fève qui monte au ciel et il va demander l'aumône à Saint-Pierre (Artois, Picardie, Maine, Guyenne, etc...). Ou encore il s'adresse à un personnage qui se trouve sur terre (Nivernais, etc...), le bon Dieu ou un Saint. Alors que dans Grimm, ce sont trois frères qui obtiennent successivement un objet, en France, c'est le même personnage qui obtient les trois objets (sauf au pays basque).

Parmi les versions recueillies dans l'Est de la France, voici le résumé de :

#### TAPALAPAUTAU.

Il était une fois un homme qui avait autant d'enfants qu'il y a de trous dans un tamis. Rencontre le bon Dieu : « Tiens, dit-il, voici une serviette ; tu n'auras qu'à lui dire « Serviette, fais ton devoir », et tu verras ce qui arrivera, puis un âne ; tu n'auras qu'à lui dire : « Fais-moi des écus », et aussitôt il t'en fera. Ils lui sont changés par un aubergiste. Il les récupère avec un gourdin à qui l'on dit : « Tapalapautau » pour qu'il frappe et « Alapautau » pour qu'il cesse. (Cosquin, « Contes populaires de Lorraine », I, p. 50).

Un autre du même auteur (II, p. 168) : LE POIS DE ROME est un peu différent.

Un homme sème des pois de Rome (des haricots) dont l'un monte jusqu'au paradis. Il obtient du bon Dieu une serviette garnie, dans laquelle il trouve de quoi boire et manger. Quand il n'y eut plus rien dans la serviette, il remonta en chercher une autre. Puis il demanda de quoi vivre jusqu'à la fin de ses jours et obtient un âne qui fait de l'or. ( Mais ni toi ni ta femme n'en diés rien à personne). La femme le dit à sa belle-sœur qui change l'âne contre un autre. L'homme obtient du bon Dieu un gourdin qui lui fait récupérer l'âne.

Noire conte n'a pas conservé son début et il ne connaît que deux objets magiques : la bourrique et le bâton.

### 3. L'Ane de Pafoi

Cet âne, c'était une bourrique.

C'était un homme de Vertière qui s'appelait Pafoi. Puis il était monté sur un arbre, i sciait un cerisier. Puis voilà un monsieur qui descend le chemin de la Tuilerie ; ce monsieur, passant près du cerisier, le regarde, puis il l'a vu qui sciait la branche qu'il était monté dessus, il lui dit :

« Mais, mon bon monsieur, vous voulez tomber.

— Que néné, je sais encore bien me tenir bon sur un arbre. »

Le monsieur avait fait une centaine de mètres quand il entendait qu'on courait derrière lui, puis qu'on l'appelait :

« Monsieur, messieur, vous êtes donc sorcier ! »

Puis i se retourne, puis i voit l'homme qui était monté sur l'arbre.

« Pourquoi est-ce que je suis sorcier ?

— Vous m'avez dit que je voulais tomber, et je suis tombé. Alors c'est que vous connaissez l'avenir.

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

— Main oui, mais voilà : je voudrais que vous me disiez quand ce que je veux mourir, puisque vous savez tout. »

L'autre était assez embarrassé, il réfléchit une minute, puis il lui dit :

« Vous avez une bourrique ?

— Oh ! oui.

— Eh bien ! quand votre bourrique aura péte trois fois, vous serez mort. »

L'autre se dit : J'ai plus guère à vivre, parce que ma bourrique, elle péte souvent. I va trouver un ami qu'il avait, puis il lui raconte, puis l'autre lui dit :

« Mais, tu ne sais pas, il faut lui mettre une bonde. »

Puis alors il lui en commande une. « La première fois que je sortirai, je veux pas sortir sans ça. »

Pensez-vous, pardé, la bourrique, une fois qu'elle a été mise à la voiture, qu'elle s'est mise à trotter, elle a poussé si fort qu'elle lui a envoyé la bonde en pleine figure. Il était assis derrière la voiture, il est tombé à la renverse puis il a dit :

« Je suis mort ! »

Puis les gens ont couru pour le ramasser.

Ça, c'était arrivé en haut du village de Vertière, là où i a ce croisement des trois chemins. Ceux qui le portaient, le tenaient, i se demandaient par quel